

17
18



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

FABLES

D'APRÈS JEAN DE LA FONTAINE / CIE TÀBOLA RASSA

24 > 26 mai

ODYSSUS | BLAGNAC
SCÈNE DES POSSIBLES | ville vitalité

tàbola | rassa



Fables

d'après Jean de La Fontaine

www.tabolarassa.com

Ce document a été composé pour aider enfants et adultes à profiter au maximum des spectacles de la saison Jeune Public.

Il est composé :

- de conseils pour profiter de la séance
- d'éléments d'information sur le spectacle
- de ressources annexes

PROFITER DU SPECTACLE

Entrer dans le théâtre commence bien avant que le noir ne se fasse dans la salle de spectacles et se poursuit après le tomber de rideau...

Chaque représentation est une expérience unique. Même si l'acteur a déjà joué la pièce une centaine de fois, il la joue aujourd'hui rien que pour les enfants et les adultes présents. Cela exige du respect de la part de l'acteur envers le spectateur.

Cela exige autant de respect de la part de chaque spectateur envers l'acteur et envers les autres spectateurs.

Quelques conseils à lire en classe pour bien profiter du spectacle

En arrivant devant la salle, je reste calme et j'écoute attentivement les indications des adultes qui m'accompagnent et qui m'accueillent.

• Pendant la représentation :

Lorsque la lumière s'éteint, je reste silencieux et prêt à accueillir le spectacle qui va être joué.

Pour ne pas déranger les artistes sur la scène et mes camarades, je ne parle pas avec mes voisins et je ne fais pas de bruit avec mon fauteuil pendant le spectacle.

Je peux rire, pleurer, chanter, répondre, m'exciter, me laisser emporter ... puis je retrouve mon calme.

Ce que j'ai envie de dire, je le garde dans ma tête pour le dire après le spectacle à mes amis, mon professeur ou aux comédiens lorsqu'ils m'invitent à parler.

Je remercie l'acteur à la fin de la pièce par mes applaudissements.

• Après la représentation :

Je pense à tout ce que j'ai vu, entendu, compris et ressenti. Je peux en parler avec mes camarades et mon professeur. Je peux garder une trace de ce moment particulier en écrivant ou dessinant.

ALLER AU SPECTACLE, POURQUOI FAIRE ?

Offrir une ouverture culturelle aux élèves

Apprendre à être un spectateur

Eprouver le plaisir des émotions partagées

Apprendre à décrypter les signes de la représentation

Développer son esprit critique

Le spectateur est actif et construit du sens.

Aller au spectacle, c'est apprendre autrement !



Un spectacle de la Compagnie Tàbola Rassa
inspiré des fables de Jean de La Fontaine,
joué pour la première fois, en version castillane, à Ostrava, République
Tchèque, le 1^o octobre 2009, au cours du 8^o Festival International *Spectaculo
Interesse*.

Création:

Jean-Baptiste Fontanarosa
Asier Saenz de Ugarte
Olivier Benoit

Interprétation version française:

Jean-Baptiste Fontanarosa
Olivier Benoit

Création lumière et son:

Jorge García / Sadock Mouelhi

Construction et marionnettes :

Maria Cristina Paiva

Mise en scène:

Olivier Benoit

Avec le support de:

Luis Boy (Granada), Festival « Spectaculo Interesse » d'Ostrava (République
Tchèque), Toni Albá (Vilanova i La Geltrú), Albert Vedell (Sitges), Association
GER et *La Meva Cuina* (St Pere de Ribes),
Alain Baczynsky (Jerusalem), Surfrider Fondation Europe,
Agence de Voyage Imaginaire, Mathieu veyron (Marseille),
René Trusses, Sandra et Polo (Tarbes),
nos familles, nos amis.

Image de la couverture cédée par:



Surfrider Foundation Europe

www.surfrider.eu

Une production de:

t à b o l a | r a s s a

Les Fables :



Le lièvre et les grenouilles.

La fable est une forme narrative ancestrale qui plonge ses racines dans les origines même de la culture humaine. Avant La Fontaine, les auteurs du moyen-âge, le grec Esope et les conteurs indiens ont réinventé ces histoires, nées de la tradition populaire la plus archaïque. Les fables sont, en ce sens, les vestiges d'un temps révolu, un temps où les hommes et les animaux étaient si proches qu'ils pouvaient se confondre. Ce sont peut-être les plus vieilles histoires jamais contées parmi les hommes.

Cette création de la Cie Tàbola Rassa met en scène quinze fables de Jean de La Fontaine:

- *Le loup et l'agneau*
- *Le loup et le chien*
- *Les souris et le chat-huant*
- *Le lièvre et les grenouilles*
- *La grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf*
- *La Cigale et la fourmi*
- *Le coq et le renard*
- *Le berger et son troupeau*
- *Le meunier, son fils et l'âne*
- *Le vieillard et l'âne*
- *La chauve-souris et les deux belettes*
- *Les animaux malades de la peste*
- *Le corbeau et le renard (évoation)*
- *L'homme et la couleuvre*
- *Le chêne et le roseau*



Le loup et l'agneau.

La Fontaine:

On le croit auteur pour enfant alors que ce libertin s'est fait connaître par ses contes érotiques. On le dit moraliste alors que des 240 fables qu'il a publiées, on ne peut dégager aucun dogme, aucun autre idéal que celui de la liberté et du bonheur. Finalement, ce personnage singulier et insaisissable, cet épicurien dénué d'ambition matérielle, est bien mal connu. Pourtant, Jean de la Fontaine nous a légué une oeuvre unique et exceptionnelle. Il reste un des auteurs français les plus universels et ses vers, précis et efficaces, sont un exemple de maîtrise et de beauté. Une beauté simple et vivante, à l'image de la nature, qui fût, sa vie durant, une source inépuisable d'inspiration.



Le lièvre et les grenouilles.

Les animaux:

Depuis le milieu des années 80, les espèces animales peuplant la terre disparaissent à une vitesse impressionnante. Le phénomène est vérifié et les écologues (scientifiques qui étudient les écosystèmes) l'ont baptisé la "sixième grande extinction". La cinquième aurait vu disparaître les dinosaures et 95% des espèces qui peuplaient alors notre planète.

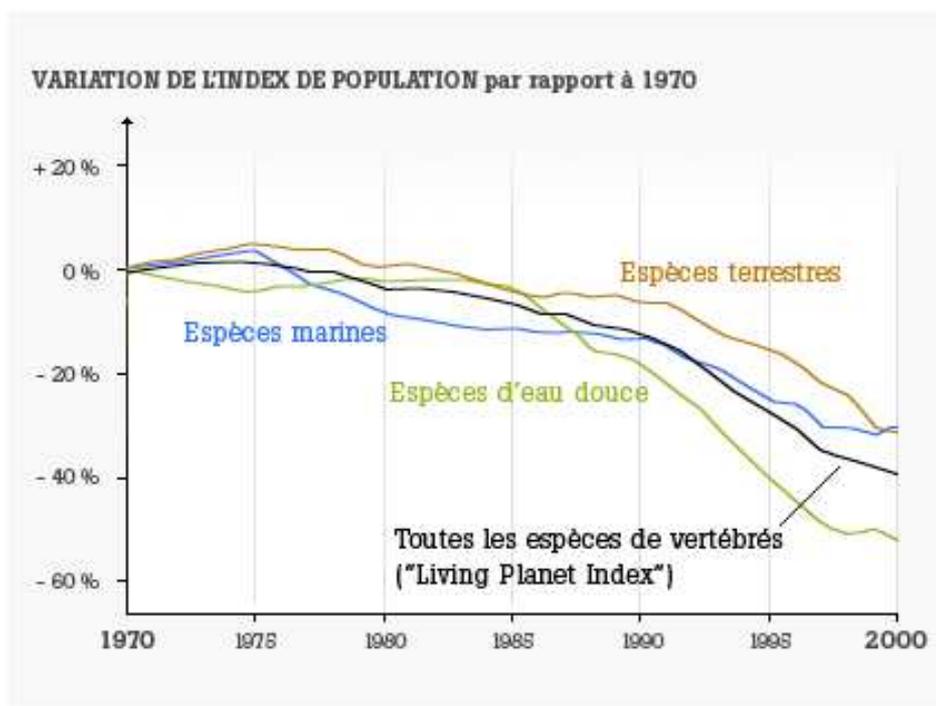
Si on peut contester l'ampleur ou l'origine du phénomène, on ne peut nier son existence. Aucune espèce ne pouvant vivre en dehors de son écosystème, il nous faudra bien un jour reconnaître que ce qui se joue là, est notre survie en tant qu'espèce.

Pourtant, les poètes, bien avant les philosophes, nous ont avertis : l'ingratitude envers la Nature pervertit profondément l'âme humaine et la voue au malheur. Si, comme le prétends notre auteur, "fût un temps où les poètes et les rois étaient frères et bons amis", souhaitons que cet âge d'or revienne et espérons qu'on y entende enfin ces propos:

*« De tous les animaux l'homme a le plus de pente
À se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme
vivante Qui ne pêche en ceci. « Rien de trop » est
un point Dont on parle sans cesse, et qu'on
n'observe point. »*

Jean de La Fontaine- Rien de trop - IX, 11.

"LIVING PLANET INDEX" (WWF) | 1970 - 2005



Le spectacle :

Au beau milieu de ce qui semble un ramassis fortuit de rebuts, deux comédiens font défiler sous nos yeux toute une clique d'animaux curieusement humains. D'un journal, d'un carton ou d'un sac en plastique, ils font surgir toute une galerie cocasse et étonnante où chaque personnage cache un animal et chaque animal... un homme.

Ils donnent corps et voix tantôt à l'âne, tantôt au lion, tantôt au chien et tantôt au loup.

Ils nous guident en équilibristes à travers des histoires patiemment agencées, parmi des êtres qui nous ressemblent à s'y méprendre.



La chauve souris et les deux belettes.

Toutefois, rien n'est innocent dans ce qu'ils disent, ni dans ce qu'ils font et c'est bien à nous-même, singulière humanité, qu'ils finiront par nous confronter.

Notes de mise en scène :

Lorsqu'on lit l'ensemble de l'œuvre de Jean de La Fontaine comme fabuliste, on est avant tout surpris par la diversité et la richesse impressionnante qu'on y trouve. Parmi les 240 fables qu'il nous a léguées, certaines font quelques lignes et d'autres plusieurs pages, certaines ont un ton comique et d'autres lyrique, certaines sont dialoguées et d'autres pure narration...

Rien d'étonnant, en somme, chez cet auteur qui a fait de la diversité sa devise. La liberté dont il parle si souvent dans ces fables est effectivement « le plus cher de ses biens », sans lequel aucun autre n'est appréciable.

Même la métrique est libre chez Jean de la Fontaine puisqu'il est un des pionniers du vers libre en langue française.

Bien sûr, construire un spectacle avec une telle diversité ressemble à la tâche ardue de monter un mur en pierre sèche : chaque unité disparate doit trouver sa place exacte et le tout doit être solide et stable.

Mais nous espérons avoir fait de cette difficulté un atout et de cette diversité un moyen de surprendre et captiver ceux qui nous écoutent.



L'homme et la couleuvre.

Car un autre propos, que nous voulons faire entendre, apparaît avec insistance dans l'œuvre de notre fabuliste: la violence absurde que l'homme exerce sur ses semblables et sur la nature (*Le loup et l'agneau, L'homme et la couleuvre, Rien de trop, Les animaux malades de la peste, L'oiseau blessé d'une flèche...*).

Est-ce là en auteur moderne que J. de la Fontaine s'exprime ? Témoin des débuts du rationalisme, le voit-il comme un moyen de plus pour exercer cette violence ? Contemporain des premiers cartésiens à qui il reproche de vouloir faire de Descartes un dieu, il s'insurge à plusieurs reprises contre la théorie des « animaux-machines » de ces derniers (*Discours à Mme de La Sablière, Les souris et le chat-huant...*).



Le viellard son fils et l'âne.

Il reconnaît aux animaux « une âme, à la manière des enfants » et leur rend la place qu'ils ont dans notre existence : celle de nos compagnons. C'est là une pensée des plus anciennes : on la trouve dans l' ancestrale tradition spirituelle orientale et peut-être même dans les peintures rupestres. Mais c'est aussi une pensée des plus contemporaines, puisque aujourd'hui, la situation écologique nous oblige à reconsidérer notre place dans le règne du vivant. La destruction et la corruption de mère-nature par ceux qui se déclarent ses enfants préférés est colossale et ne saurait durer. Ainsi, la disparition des animaux à laquelle nous assistons depuis quelques décades, pourrait bien préfigurer la nôtre. Alors, un peu de sagesse, vous avouerez, ne peut pas nous faire de mal et peut même nous donner à penser...

*« Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits de
dieux, Te combattrai-je en vain sans cesse en cet
ouvrage ? »*

Jean de La Fontaine – VIII- 27.

La compagnie:

En 2003, **Tàbola Rassa**, présente son premier spectacle: "**L'avare**" d'après Molière. Créé à Barcelone, fruit de la collaboration d'**Olivier Benoit**, **Jordi Bertran** et **Miguel Gallardo**, il est accueilli chaleureusement, par le public et les professionnels catalans et espagnols, puis par les français, brésiliens, tchèques, suisses, portugais, norvégiens, anglais, italiens, écossais, turcs etc. puisqu'il se jouera dans une vingtaine de pays.

Au cours des tournées et grâce à la contribution de nombreux collaborateurs et proches (Delphine Lancelle, Maria Rego Barros, Sara Sanchez, Valérie Vidal, Carole Montaigne, Susanna Giménez Bou, Jessie Morin, Tom Godwin, Adyo Pueyo, Alain Baczynsky, Luiz Boy, Cia Toni Albà, Cia Pupella-Nogués, Cia Cònica Lacònica...), « **L'avare** » est devenu une modeste **référence du Théâtre d'objets** et s'est joué, depuis sa création, avec une fréquence moyenne de 60 représentations par an, en **quatre langues**(catalan, espagnol, français et anglais).

Cet aspect transfrontalier du parcours de la compagnie pousse **Olivier Benoit**, comédien et metteur en scène de la compagnie, à s'entourer de collaborateurs de divers horizons : **Jean-Baptiste Fontanarosa**, comédien français, pour la version française ; **Asier Saenz de Ugarte**, comédien basque, pour les autres versions. Cependant que **Jorge García**, puis, plus récemment, **Sadock Mouelhi**, technicien toulousain, assume la direction technique. C'est cette même équipe qui créera, en 2009, « **Fables** », deuxième spectacle de la compagnie, autours de l'œuvre de **Jean de La Fontaine**.

Si notre premier spectacle évoquait la **raréfaction de l'eau potable** et utilisait pour cela **des objets** en relation avec ce précieux liquide, notre deuxième travail aborde la **disparition des animaux** et se sert pour cela d'une des rares œuvres modernes qui leur soient consacrée et que l'on peut qualifier d'universelle tant elle est connue et appréciée à travers le monde: Les **Fables de La Fontaine**.

Dans les deux cas, c'est bien de la destruction de la nature par l'homme dont nous voulons parler. Et pourtant dans les deux cas nous recherchons un théâtre accessible mais élaboré, pauvre par ses moyens mais riche par son pouvoir d'évocation, un théâtre qui dénonce sans être didactique... un théâtre, enfin, où trône en roi l'imagination et l'intelligence humaine.

Depuis janvier **2010**, la compagnie est installée à **Marseille**.

t à b o l a | r a s s a

146 chemin de saint jean du désert 13005 Marseille
tabolarassa@yahoo.es / www.tabolarassa.com / tel: +33-(0)648 352 857

Pistes Pédagogiques

-Autour des fables:

-Donner une rapide biographie de La Fontaine (champenois, maître des eaux et forêts...) et le situer historiquement (la Fronde, Fouquet /Vaux-le Vicomte, Lois XIV/ Versailles, nécessaire pour « Le Loup et le Chien » et pour « Les Animaux malades de la peste »).

-Donner la définition de la fable et faire repérer la morale (au début, à la fin, dite par un des personnages, pas de morale exprimée –et donc en trouver une-) en s'aidant du sens et du présent de narration.

-Recopier impeccablement une fable et l'illustrer par la technique du collage

Autour du développement durable et de la sauvegarde des espèces animales:

-Visiter les sites ci-après afin que les élèves se rendent compte du nombre d'espèces menacées d'extinction, a cause de l'Homme

<http://uicn.fr/liste-rouge-france/>

<http://www.conservation-nature.fr/index.php>

<http://www.ushuaia.com/info-planete/dossiers/especes-menacees>

-Demander aux élèves de choisir une espèce menacé d'extinction, en présentant l'animal, et en expliquant les causes de son éventuelle extinction et enfin quelles solutions sont possibles. Présenter à ses camarades.

-Expliquer ce qu'est le développement durable grâce au site suivant: <http://www.momes.net/Apprendre/Societe-culture-generale/Le-developpement-durable/L-ecologie-expliquee-aux-enfants>

-Montrer aux enfants comment ils peuvent avoir un comportement éco-responsables avec ces 3 pages internet qui proposes des petites astuces et solutions:

<http://www.momes.net/Apprendre/Societe-culture-generale/Le-developpement-durable/Les-dechets>

<http://www.momes.net/Apprendre/Societe-culture-generale/Le-developpement-durable/Developpement-durable-consommer-malin>

<http://www.momes.net/Apprendre/Societe-culture-generale/Le-developpement-durable/Developpement-durable-L-eau>

-Enfin leur fait découvrir le Jeux des Repères, qui permettront aux enfant d'avoir un comportement éco-responsable tout en s'amusant!

<http://www.reperesjuniors.com/>

Conseils Bibliographiques

1) Livres :

La Fontaine aux fables, Édition Delcourt

Trente-six dessinateurs livrent leurs visions des fables de La Fontaine.



Fables de La Fontaine, Édition Mic Mac

Anthologie de 63 fables illustrées par Benjamin Rabier.

Choix de Fables, Édition Bibliothèque Nationale de France

Cent fables richement illustrées par plus de 250 gravures de Gustave Doré.

Cahier de dessin animé, Éditions Animées

Le lecteur colorie les pages de l'album, prend en photo, puis laisse le dessin prendre vie sur tablette et raconter l'histoire !



Après vous, M. de La Fontaine, Gudule, Livre de Poche Jeunesse Gudule
imagine d'étonnantes « contre-fables » en imaginant une suite...



Eh bien, dansez maintenant, La Fontaine et la cour du Roi, B. Nicodème et R. Gauthey, Édition Nathan

La Fontaine, Ultime confession, Gilles de Becdelièvre, Édition Télémaque

Le Maître du Jardin, Valère Staraselski, Édition Le Cherche Midi



2) Ressources audiovisuelles:

La Fontaine (CD) par Fabrice Luchini, Tôt ou Tard, 2006

Les Fables de La Fontaine lues par Michel Galabru et Jean Topart (avec intermèdes de musiques d'époque signées Couperin, Marais Marin...), Frémeaux & Associés

Fables cruelles. *Le Loup et l'Agneau* et autres fables (CD), La Boutique de la Comédie-Française

Fables morales (CD), La Boutique de la Comédie-Française

Fables sages. *Le Lièvre et la Tortue* et autres fables (CD), La Boutique de la Comédie-Française

ANNEXES

Corpus des fables du spectacle

Autres textes (Nasreddine Hodja)

Illustrations (Doré, Rabier...)

Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Le loup et le chien

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré, point de franche lippée.
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
.....Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien, pelé :
Qu'est-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi ? rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Les souris et le chat-huant

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite
De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux Souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de monstre et de machine !
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils par votre foi ?

La Cigale et la fourmi

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Et bien ! dansez maintenant.

Le lièvre et les grenouilles

Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
"Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. "
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
"Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ? Des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. "

La grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf

Une Grenouille vit un Boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : "Regardez bien, ma soeur ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
- Nenni. - M'y voici donc ? - Point du tout. - M'y voilà ?
- Vous n'en approchez point. "La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Le coq et le renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse ;
Ne me retarde point, de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir.
Et cependant, viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire,
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le Galand aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème ;
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Le corbeau et le renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Et bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le berger et son troupeau

Quoi ? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ;
Robin mouton qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre
Et rendu de Robin la mémoire célèbre.
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre,
Un Loup parut ; tout le troupeau s'enfuit :
Ce n'était pas un Loup, ce n'en était que l'ombre.
Haranguez de méchants soldats,
Ils promettent de faire rage ;
Mais au moindre danger adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Le meunier, son fils et l'âne

L'invention des Arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la Province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meunier à ces mots connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'Ane, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez Laquais à barbe grise.
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.

- Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
Fait le veau sur son Ane, et pense être bien sage.
- Il n'est, dit le Meunier, plus de Veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous,
Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.
- Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane.
Nicolas au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meunier repartit :
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en Province ;
Prenez femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La chauve-souris et les deux belettes

Une Chauve-Souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
"Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
- Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'Auteur de l'Univers,
Je suis Oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs! "
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette, aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'Oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
"Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris : vivent les Rats !
Jupiter confonde les Chats ! "
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens :
"Vive le Roi, vive la Ligue. "

Les animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements :
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

L'homme et la couleuvre

Un Homme vit une Couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ;
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. - Soit fait, dit le reptile.
Une Vache était là, l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé ; c'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La Couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines ;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe ; s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?

C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Boeuf. - Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Boeuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux.
Ainsi parla le Boeuf. L'Homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courbait sous les fruits ; cependant pour salaire
Un rustre l'abattait, c'était là son loyer,
Quoique pendant tout l'an libéral il nous donne
Ou des fleurs au Printemps, ou du fruit en Automne ;
L'ombre l'Eté, l'Hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
De son tempérament il eût encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes, et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. - J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
- Parler de loin, ou bien se taire.

Le chêne et le roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Histoire tirée du recueil « Sagesses et malices de Nasreddine, le fou qui était sage »

Le fils de Nasreddine avait treize ans. Il ne se croyait pas beau. Il était même tellement complexé qu'il refusait de sortir de la maison. « Les gens vont se moquer de moi », disait-il sans arrêt. Son père lui répétait toujours qu'il ne faut pas écouter ce que disent les gens parce qu'ils critiquent souvent à tort et à travers, mais le fils ne voulait rien entendre.

Nasreddine dit alors à son fils : « Demain, tu viendras avec moi au marché. »

Fort tôt le matin, ils quittèrent la maison. Nasreddine Hodja s'installa sur le dos de l'âne et son fils marcha à côté de lui.

À l'entrée de la place du marché, des hommes étaient assis à bavarder. À la vue de Nasreddine et de son fils, ils lâchèrent la bride à leurs langues : « Regardez cet homme, il n'a aucune pitié ! Il est bien reposé sur le dos de son âne et il laisse son pauvre fils marcher à pied. Pourtant, il a déjà bien profité de la vie, il pourrait laisser la place aux plus jeunes. » Nasreddine dit à son fils : « As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché ! »

Le deuxième jour, Nasreddine et son fils firent le contraire de ce qu'ils avaient fait la veille : le fils monta sur le dos de l'âne et Nasreddine marche à côté de lui. À l'entrée de la place, les mêmes hommes étaient là. Ils s'écrièrent à la vue de Nasreddine et de son fils : « Regardez cet enfant, il n'a aucune éducation, aucune politesse. Il est tranquille sur le dos de l'âne alors que son père, le pauvre vieux, est obligé de marcher à pied ! » Nasreddine dit à son fils : « As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché ! »

Le troisième jour, Nasreddine Hodja et son fils sortirent de la maison à pied en tirant l'âne derrière eux, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent sur la place. Les hommes se moquèrent d'eux : « Regardez ces deux imbéciles, ils ont un âne et ils n'en profitent même pas. Ils marchent à pied sans savoir que l'âne est fait pour porter les hommes. » Nasreddine dit à son fils : « As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché ! »

Le quatrième jour, lorsque Nasreddine et son fils quittèrent la maison, ils étaient tous les deux juchés sur le dos de l'âne. À l'entrée de la place, les hommes laissèrent éclater leur indignation : « Regardez ces deux-là, ils n'ont aucune pitié pour cette pauvre bête ! » Nasreddine dit à son fils : « As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché ! »

Le cinquième jour, Nasreddine et son fils arrivèrent au marché portant l'âne sur leurs épaules. Les hommes éclatèrent de rire : « Regardez ces deux fou ; il faut les enfermer. Ce sont eux qui portent l'âne au lieu de monter sur son dos. »

Et Nasreddine Hodja dit à son fils : « As-tu bien entendu ? Quoi que tu fasses dans ta vie, les gens trouveront toujours à redire et à critiquer. Il ne faut pas écouter ce que disent les gens. »



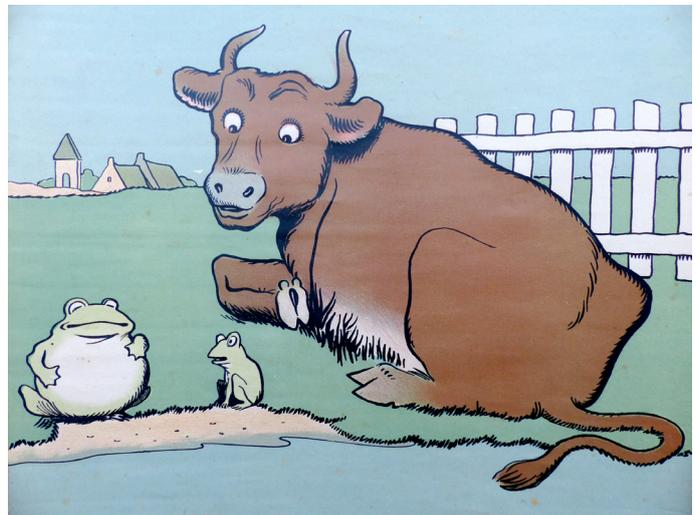
Le lièvre et les grenouilles - Gustave Doré



Le loup et l'agneau - Benjamin Rabier
Librairie — Delagrave, 15 Rue Soufflot, Paris.



Le corbeau et le renard - Gustave Doré



La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf - Benjamin Rabier

Espace pour la Culture de la ville de Blagnac.

Scène Convenue par l'État,
la Région et le Département.

4, avenue du Parc
31706 Blagnac Cedex
05 61 71 75 15

T Tramway Ligne T1
Arrêt **Odyssud** ou Place du Relais
Direct depuis Toulouse centre

odyssud.com



#odyssud1718

**RÉSERVEZ
EN LIGNE!**

odyssud.com

**Acheter
des places
ou s'abonner**

